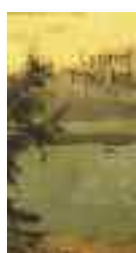


17 AOÛT > ROMAN Haïti

L'amour même

Dans une île des Caraïbes, la quête d'une jeune femme sur les traces de son père. Une histoire humaniste et politique du grand écrivain haïtien **Lyonel Trouillot**.



Une jeune femme arrive d'une grande ville occidentale, sur une île des Caraïbes où règne le chaos. Un chauffeur de taxi lui sert de guide pour la conduire à Anse-à-Fôleur, à sept heures de route de la capitale, sur les traces de son

père qu'elle n'a pas connu et qui a fui vingt ans plus tôt ce village côtier, au matin de la mort de son propre père, disparu dans un incendie. « *Je manque de mémoire et j'aimerais remplir mes blancs* », « *j'aimerais écouter et comprendre* », a écrit la jeune femme à l'un des témoins de cette histoire, un peintre portraitiste à succès devenu aveugle, vieux sage qui considère que la seule question à se poser au soir de sa vie est : « *Ai-je fait un bon usage de ma présence au monde ?* » Sur le trajet, le chauffeur du taxi, neveu de l'artiste, raconte les circonstances jamais élucidées de la mort du grand-père paternel de sa passagère, l'homme d'affaires Robert Montès, et de son ami le colonel Pierre André Pierre, retrouvés dans les cendres de leurs maisons jumelles. Deux hommes que tout semblait opposer si ce n'est la jouissance de la prédation. Le chauffeur évoque aussi certains membres de la communauté villageoise, notamment Justin, le « *législateur bienveillant* » du bourg qui accueille tout le monde avec cette formule de bienvenue : « *De quoi parlions-nous ?* »

Cette enquête dont l'élucidation importe peu se situe à la frontière du réalisme politique et du conte humaniste. Figure in-

contournable de la littérature francophone, désormais bien au-delà d'Haïti, Lyonel Trouillot continue de mettre en mots les contrastes désespérants de sa terre natale martyrisée. Les cibles de l'auteur de *Yanvalou pour Charlie*, prix Wepler 2009 (qui sort simultanément en « Babel ») sont toujours les mêmes : la morgue des dominants, l'égoïsme d'une société régie par le chacun pour soi où nuances de couleurs de peau et de classes sociales forment des combinaisons d'injustice complexes. Mais les Haïtiens ne sont pas les seuls à essuyer la charge : l'écrivain dénonce aussi la condescendance de l'étranger, l'arrogance du touriste. Le mépris du Nord qui vient chercher l'expérience sexuelle low-cost ou tromper sa dépression dans l'exotisme de la pauvreté...

Sa colère, la rage sourde, gronde désormais dans presque toutes les phrases, mais palpète aussi « *La Belle Amour humaine* », selon l'expression empruntée au romancier haïtien Jacques Stephen Alexis. Car ce que répète de livre en livre Lyonel Trouillot, c'est qu'à Haïti ou ailleurs les hommes sont capables du pire et du meilleur. Et ici encore, ce sont les formes les plus humbles de l'amour – la bonté, le partage, l'hospitalité, la compassion, la poli-

tesse... – qui sauvent de l'amertume et de la tentation du découragement : arbitrer une partie de ballon prisonnier, avoir mission de faire rire les autres comme un « *service social* », incarner les morts dans un jeu de rôle, mêler sa voix au chant de tous dans une mélodie funèbre... Donner, pas seulement prendre.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Lyonel Trouillot
continue
de mettre
en mots
les contrastes
désespérants
de sa terre
natale
martyrisée.

Lyonel Trouillot

La belle amour humaine

ACTES SUD

TIRAGE : 12 600 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-7427-9920-6

SORTIE : 17 AOÛT



Lyonel Trouillot

MARC MEIK/ACTES SUD

1^{ER} SEPTEMBRE > RÉCIT France

Six mois en cabane

Sylvain Tesson, ermite au fin fond de la Bouriatie.



Expert es bougeotte, écrivain-bourlingueur, Sylvain Tesson a découvert la Sibérie il y a quelques années déjà. Conquis par ces contrées extrêmes, cette nature âpre et encore inviolée, cette sauvagerie, il s'était juré d'y revenir plus longtemps,

avant d'avoir quarante ans. Non plus tant pour parcourir, explorer, que pour vivre, goûter, puis faire partager son expérience. D'où, de février à juillet 2010, ces six mois passés seul dans une cabane en bois sur les bords du lac Baïkal, en Bouriatie, non loin de la frontière mongole, et racontés maintenant sous forme de journal.

Même si Tesson, voyageur professionnel expérimenté, s'était minutieusement préparé, emportant avec lui l'essentiel – des litres de vodka, des caisses de havanes et une bibliothèque conséquente –, il lui a fallu un courage certain, une force d'âme peu commune, et une sacrée résistance pour aller jusqu'au bout de l'objectif qu'il s'était fixé. Et même s'il dispose en lui de solides ressources, les « GMS » (ou « *grands moments de solitude* », comme les appelle son complice Alexandre Poussin) ont dû être nombreux, voire quotidiens. Ainsi ce jour de mai, quand son téléphone cellulaire, qui n'avait presque pas fonctionné jusque-là, se mit à marcher juste pour



Sylvain Tesson

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

lui annoncer que sa tendre et chère, lassée de jouer les Pénélope, avait décidé de rompre... L'ermite s'est consolé grâce à une solide beuverie, pratique dont, si on l'en croit, il est coutumier, tant en solitaire qu'en compagnie de quelques rares autochtones (gardes-chasse ou pêche, météorologues ou simples oubliés de l'histoire) dont la réputation alcoolique a dépassé les frontières. Et aussi grâce à l'affection de ses deux chiots, Bêk le blanc et Aïka la noire, bien plus futée que son frère. A un moment, les voyant dormir pelotonnés l'un contre l'autre, Tesson les compare joliment au symbole du yin

et du yang. Et puis en priant devant l'icône de Séraphin, qui ne le quitte jamais, pas plus que sa petite croix autour du cou, orthodoxe.

Notre homme a de la culture, de l'humour, et une vraie profondeur. Laquelle se dissimule un peu derrière son goût pour les saillies, bons mots, aphorismes et citations, dont il truffe sa conversation, ses conférences et ses livres. Il explique lui-même qu'une de ses motivations pour tenter l'expérience de l'érmitisme, c'est, entre autres, parce qu'il se trouvait trop bavard ! Mais aussi perdu au milieu d'un siècle où il ne se reconnaît pas, bien plus à l'aise avec ses amis bouriates et ses chiens que dans les salons parisiens. L'érmitisme, selon lui, est la seule attitude authentiquement rebelle face au monde « moderne » globalisé, parce qu'elle le nie. Dans la durée, l'absolu triomphera toujours de l'éphémère.

Depuis, Sylvain Tesson nous est revenu de son petit goulag volontaire, plus fort, plus mûr. Heureux de retrouver un certain confort, ses chers cigares (cet « *encens profane* ») et ses proches. De faire partager aussi cette aventure peu banale à ses lecteurs. Et, bien sûr, il repartira. Parce que tel est son karma.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Sylvain Tesson

Dans les forêts de Sibérie

GALLIMARD

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 17,90 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-07-012925-6

SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE

9 782070 129256

1^{ER} SEPTEMBRE > ROMAN France

Betty Blues

Après Buenos Aires, **Brina Svit** place le décor de son nouveau roman à Reykjavik.



Brina Svit, nous l'avions laissée à Buenos Aires. Avec *Coco Dias* ou *La porte dorée* (Gallimard 2007, repris en Folio), dont l'héroïne, une romancière française convertie au tango, se mettait à écrire la biographie d'un danseur argentin. Du tango et de

Buenos Aires, il sera à nouveau question dans *Une nuit à Reykjavik*, mais pas seulement.

C'est certes sur un trottoir de la ville, à quatre heures et demie du matin, que Lisbeth Sorel, ou Betty pour les intimes, a fait une étrange proposition à un « *taxi dancer* » local. Moyennant dix billets de cinq cents euros, elle a carrément invité Edouardo Ros, un Argentin qui ne fait pas très argentin qu'elle a croisé à un bal de tango, à venir lui faire l'amour à Reykjavik, en Islande ! Qu'est-ce qui peut bien avoir poussé cette femme sexy qui a déjà un amant régulier et un autre oc-



Brina Svit

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

casionnel à entreprendre pareil voyage ? Car là voici qui ne se dégonfle pas et débarque en plein mois de janvier dans un pays et une ville où elle n'a jamais mis les pieds. Une « *île de glace et de feu* », non loin du pôle Nord, attaquée par la crise financière et la menace d'une fin du monde prochaine.

Betty a presque tout pour être heureuse. Elle peut se targuer d'être bien de sa personne, même si elle trouve ses seins « *petits, d'accord, mais tout à fait irrécupérables* », et n'aime pas ses

mollets ; de travailler comme responsable de la clientèle affaire d'une grande compagnie aérienne ; de posséder « *un agenda bien rempli et deux téléphones portables dans son sac* ». Sans oublier qu'elle est capable de réparer son lave-linge, qu'elle sait « *négoier, ne pas lâcher, tenir bon et avoir raison* ». Mais pas s'endormir à côté d'un homme. Avec Ros, petit brun aux yeux de velours, pourquoi ne pas essayer...

Les romans de Brina Svit diffusent immanquablement une petite musique unique. La Slovène qui écrit en français depuis *Moreno* (Gallimard, 2003) réussit ici mieux que jamais à être drôle et mélancolique, poignante et profonde sous son air de ne pas y toucher. A parler du temps qui passe, du désir, de la vie qui nous enlève les êtres que l'on aime. Sa *Nuit à Reykjavik* est une pure merveille.

ALEXANDRE FILLON

Brina Svit

Une nuit à Reykjavik

GALLIMARD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-07-013464-9

SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE

9 782070 134649

18 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Entre chien et loup

Entre carnet de route et journal du temps immobile, le premier roman du poète **Thomas Vinau**.



Dans cette première livraison d'Alma, la maison fondée par Jean-Maurice de Montremy et Catherine Argand, c'est le poète Thomas Vinau, 34 ans, publié chez différents éditeurs (éditions Cousu main, Asphodèle, N & B, Motus ou Nuit myrtide) qui offre son premier roman, un texte à la narration fragmentée, aux reflets changeants, dense et délicat. *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux* s'ouvre sur un carnet de route un peu froid, et se poursuit par un journal de bord au lyrisme modeste dans lequel ce « militant du minuscule », tel que l'auteur se qualifie sur son blog, collecte les « miettes, poussières, brindilles, vétillies » avec lesquelles, comme un oiseau, il construit son livre-nid. Deux parties – « Le dehors du dedans », « le dedans du dehors » –, deux positions dans le monde, deux points de vue sur le monde. Placé sous le célèbre exergue de Blaise Cendrars, « Quand on aime il faut partir », c'est d'abord à distance que l'on se tient, comme derrière la vitre des trains et des bus que Walther, jeune homme dont on ne sait pas grand-chose, emprunte dans son voyage-errance à travers l'Europe du Nord. Il sauve des griffes d'un chat un oiseau d'une espèce inconnue, qu'il baptise Pec.

Le croyant migrateur, il décide de l'accompagner dans le sud de l'Espagne, jusqu'à Malaga. S'arrête en chemin. Rencontre femmes et hommes de passage, comme les oiseaux. Envoie quelques lettres laconiques à Sally, laissée derrière sans trop d'explications. Les atmosphères sont urbaines, nocturnes, souvent pluvieuses. La lumière, artificielle. Les lieux, hantés par des artistes morts (Chet Baker dans une chambre d'hôtel à Amsterdam, Kafka à Prague, Walter Benjamin à Port-Bou), établissent entre eux des correspondances singulières. Puis changement de focale. On passe au je, « au ras des choses », on entre dans un espace intérieur qui sent le tiède. On retrouve notre voyageur, une femme, un bébé : « notre chaos velouté ». La voix change, plus murmurante, plus douce. Les images se font plus organiques, plus musicales aussi. Le voyage qui a l'air immobile n'en est pas moins lointain. Devant les yeux, à l'infini, les « superbes insignifiances qui (me) tiennent debout » : une cigarette fumée sur une terrasse, des chaussettes oubliées plusieurs saisons sur un fil à linge, « marque-page dans le livre du temps ». Quand on aime il faut rester. V. R.

Thomas Vinau

Nos cheveux blanchiront avec nos yeux

ALMA

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 12,80 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-36279-000-3

SORTIE : 18 AOÛT



1^{ER} SEPTEMBRE > PREMIER ROMAN France

Exquise Lise

Les éditions de Minuit font entrer à leur catalogue un nouvel auteur prometteur : **Vincent Almendros**.



Une grosse berline noire avec chauffeur de marque Mercedes les a emmenés à une heure de Paris, dans le Loiret. A l'intérieur de l'automobile, outre le narrateur, il y a Lise, quinze ans, et sa grand-mère, Moune. Issu d'un milieu modeste, le héros du premier roman de Vincent Almendros a vécu jusqu'à ses vingt ans chez ses parents. Dans une maison où il regardait passer les trains. Ce garçon matinal est devenu le professeur particulier de Lise. Une demoiselle qui habite un triplex au cœur du quartier Latin. Toujours « par monts et par vaux », ses parents voyagent beaucoup. Jean Delabaere, son père, est un industriel qui a fait fortune dans les emballages plastiques et qui lit le *Financial Times*. Florence, sa mère, une grande dame « très mince et très gracieuse », fume de fines cigarettes de la marque Vogue. Leur propriété du Loiret a l'avantage d'être équipée d'une piscine et d'un terrain de tennis.

Le professeur sent bien l'amour naissant que lui inspire son élève. « Elle ne maîtrisait rien mais faisait comme si c'était merveilleux de quitter l'enfance, de devenir une femme, de porter des boucles d'oreilles, de s'acheter des talons hauts, des bijoux, des parfums, du maquillage et des belles robes pour embellir ce corps qui poussait de droite à gauche, merveilleux en fin de pleurer, matin et soir, pour un rien », nous explique son soupirant. Lise a surtout l'air d'apprécier sa présence et lui rebat d'abord les oreilles avec « Pierre de Quelque chose », un jeune blondinet qu'elle feint de trouver « drôle et touchant »... Vincent Almendros orchestre parfaitement la confrontation entre une adolescente en train d'éclore et un jeune homme de dix ans son aîné qui a déjà l'impression d'avoir vieilli. Il y a beaucoup de charme, de grâce et de finesse dans les pages entêtantes de *Ma chère Lise*. Un coup d'essai qui n'est pas qu'une belle promesse. A. F.

Vincent Almendros

Ma chère Lise

ÉDITIONS DE MINUIT

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 13,50 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-7073-2194-7

SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE



18 AOÛT >

PREMIER ROMAN France

L'ange du tunnel



Le 24 mars 1999, à 11 heures du matin, un camion frigorifique belge qui transportait de la margarine et de la farine a pris feu alors qu'il se trouvait sous le tunnel du Mont-Blanc. L'incendie, qui durera plus de deux jours, provoquera la mort de 39 personnes. Parmi ceux-ci, Pierlucio Tinazzi, un jeune motard chargé de la sécurité du tunnel et demeuré dans la mémoire collective comme le héros de cette tragédie pour avoir sauvé dix personnes du brasier en les ramenant sur sa moto avant d'y laisser à son tour la peau. Dix miraculés et un héros, donc ; figure archangélique autour de laquelle tourne et rôde tendrement le superbe et élégiaque premier roman d'**Eric Sommier**, *Dix*. Si son Lucio est si vrai, c'est d'abord parce que sa recreation romanesque en exacerbe la vérité. Le fait divers tragique n'est ici que la toile de fond d'une « pavane pour un enfant défunt ». L'obsession du « cela a eu lieu », des causes et des effets (et cette quête obstinée n'a

Eric Sommier



d'équivalent dans la littérature contemporaine que l'atrocement endeuillé *La part du feu* de Norman Maclean), n'est « adoucie » que par celle de redonner à cet anonyme, ce motard au cœur de l'enfer, mieux

qu'un destin, une vie. Une vie de fils un peu triste et d'homme empêché, une vie comme en suspens, entre deux pays, deux vallées, une mère trop présente et une femme en allée, le chagrin des amours de rien et le sourire de la vitesse. Eric Sommier, quarante-huit ans, vivant dans la région lyonnaise, dirigeant d'une entreprise de fusions et acquisitions, a déjà signé deux essais sur l'univers de la mode. L'élégance de son écriture témoigne de cette dilection. Moins réflexion sur l'héroïsme (quoique...) que chant d'amour et tentative de réintroduire de l'harmonie au sein du désastre, son *Dix* est l'une des belles surprises de cette rentrée romanesque. OLIVIER MONY

Eric Sommier

Dix

GALLIMARD, « L'ARPEUTEUR »

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-07-013340-6

SORTIE : 18 AOÛT



18 AOÛT > ROMAN France

La comtesse rouge

Michel Quint lâche la bride à son imagination débordante.



Ça commence comme une bluette, une romance éditoriale pour la critique people : en pleine *Buchmesse* de Francfort 2009, avec la Chine comme invité d'honneur, Florent Vallin, patron d'En Colère, une jeune maison d'édition française indé-

pendant qui monte, fait la connaissance de la belle Lena Vogelsang, une aristocrate prussienne qui travaille pour l'omnipotente multinationale B. V. Ils craquent et passent plus de temps dans leur chambre d'hôtel que dans les halls d'exposition. Sauf que par Fitz, l'agent multicarte incontournable, on apprend que l'ogre B. V. s'offrirait bien le Petit Poucet français. Et que la comtesse en robe de soirée rouge aurait bien pu être mandatée pour, comment dire, « faciliter » l'opération.

A quelques encablures, dans le même hôtel, un couple d'éditeurs allemands au passé plus que douteux, des anciens de la RAF passés au NPD, Ilse von Hochplatz et Hermann Schulmeister, sont découverts surinés. Or, la nuit du crime, Lena a quitté les bras de Florent pour aller chercher un somnifère, et un couteau ensanglanté a été retrouvé dans ses affaires ! Comme presque tout le monde, elle détestait les deux autres. Serait-elle donc l'assassin ? Pour quel motif ? Et aime-t-elle sincèrement Florent, ou n'agit-elle qu'en service commandé ?



Voici déjà une intrigue à tiroirs, qui suffirait à bâtir un chouette roman décalé réservé aux *happy few*, où le petit monde de l'édition internationale serait vachardement croqué.

Pour un auteur ordinaire, mais pas pour un Michel Quint, dont les réserves d'imagination semblent inépuisables. La preuve : le thriller éditorial passe vite au second plan. Clémence, amie d'enfance, épouse de Florent (même s'ils sont séparés) et mère de leur fils Maxime, lui annonce qu'elle est en train de mourir d'une tumeur au cerveau et qu'avant de disparaître, elle tient à connaître la vérité sur les zones d'ombre de leur passé familial commun. Pendant la guerre, son grand-père Debaisieux fut-il un

réquisitionné du STO ou un collabo, volontaire pour s'enrôler ? Jean Vallin, le père de Florent, qui avait recueilli Clémence orpheline, était-il en possession de documents compromettants à ce sujet ? Et est-ce pour cela qu'il aurait été assassiné en 1977 par la RAF (dite « Bande à Baader »), dans l'attentat qui a coûté la vie à Hans-Martin Schleyer, le « patron des patrons » allemands ?

Florent, épaulé par Zina, sa pétulante secrétaire, roumaine et polyglotte, va mener, des deux côtés du Rhin, une enquête douloureuse et compliquée, dont les résultats ne vont pas lui faire très plaisir, et au cours de laquelle va réapparaître, *natürlich*, Lena Vogelsang, la comtesse rouge.

Voilà pour la trame principale, mais il y a encore, dans ce roman, plein d'intrigues adventices, de personnages annexes, et d'inventions plus ou moins crédibles. Michel Quint, écrivain en liberté, en fait des tonnes. Certains auteurs labourent jusqu'à épuisement la même petite parcelle souffreteuse, lui, c'est l'homme des *Effroyables jardins* croulant sous un déluge de mots. Certains vont aimer. D'autres, peut-être moins. Ce premier livre aux éditions Héloïse d'Ormesson, en tout cas, ne laissera pas indifférent.

J.-C. P.

Michel Quint

Les amants de Francfort

ÉDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON

TIRAGE : NC

PRIX : 19 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-35087-173-8

SORTIE : 18 AOÛT



9 782350 871738

17 AOÛT > ROMAN France

La chasse au dragon

Elise Fontenaille s'intéresse aux missionnaires jésuites en Chine au XVIII^e siècle.



La découverte par un écrivain de ses archives familiales, souvent à l'occasion d'un deuil, peut jouer un rôle moteur dans l'écriture d'un de ses livres. C'est ce qui est arrivé, apparemment, à Elise Fontenaille, qu'on voit mal – même si elle se plaît, d'un roman à l'autre,

à surprendre son lecteur par la variété de son inspiration – s'intéresser à des histoires de missionnaires jésuites vivant à la cour de Chine, au XVIII^e siècle ! Le déclin, c'est quand elle a appris qu'un certain Léon-Ignace Mangin, le propre frère de son arrière-grand-père, l'illustre général Charles Mangin, fut un missionnaire jésuite, mort en martyr en Chine en 1900. Et même canonisé plus tard par Jean-Paul II ! Il faudra bien un jour qu'Elise Fontenaille consacre à sa saga familiale, qu'on devine peu banale, un autre roman. En attendant, elle a imaginé, partant de cette coïncidence ténue, un délicat roman en forme de conte oriental, de ré-

verie, dont le narrateur, justement, est un certain Artus de Leys, s. j.

Comme d'autres pères jésuites avant lui depuis Matteo Ricci, et alors que leur ordre n'était plus en odeur de sainteté en Occident, Artus a été invité à Pékin par l'empereur Kangxi, puissant monarque contemporain (et correspondant) de Louis XIV, fin lettré de surcroît. Il vit à sa cour avec le titre de mandarin, chargé de participer à l'instruction des jeunes princes de la dynastie, les Qing, parmi lesquels sera choisi son successeur. Alors pourquoi pas le beau Jade, du clan du Saule, l'élève préféré d'Artus – et bientôt beaucoup plus que cela –, avec qui il aime tant à réciter les poèmes du grand Li-Po ? Jade, comme son père « Élévation littéraire » et la majorité de leurs sujets, est un adepte de Confucius, mais ouvert et curieux des autres religions, dont celle du *huei huei*, l'étranger. Alors, même s'il peine à croire à cette histoire de Fils de Dieu crucifié puis ressuscité, il se convertit par amour pour son maître et arbore la croix sur sa poitrine.

Le jésuite devrait être comblé, puisque c'est là une nouvelle réussite de la stratégie du fondateur de

son ordre, Ignace de Loyola : convertir les élites afin de ramener au bercail les âmes de leurs peuples. Mais il découvre que le jeune homme l'a fait plus pour lui plaire, voire par provocation, que par foi sincère. Et d'autant que Jade est de plus en plus dépendant de l'opium, « la religion du peuple », qui anihile toute volonté, procure des plaisirs aussi artificiels que temporaires et, surtout, ravageurs. Au fil de leurs conversations en tirant sur le bambou, pratique que les Chinois appellent « chasser le dragon », Artus voit son ami se dessécher, renoncer à la vie. Il sait qu'il se perdra et que leur palais de mémoire commun, la fumée d'opium, ne le protégera pas des foudres du nouvel empereur, bien moins tolérant que Kangxi. Un roman original, tout en nuances, un petit bijou qu'il ne faudrait pas que les musts de la rentrée éclipsent.

J.-C. P.

Elise Fontenaille

Le palais de mémoire

CALMANN-LÉVY

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 168 P.

ISBN : 978-2-702-14243-1

SORTIE : 17 AOÛT



9 782702 142431

18 AOÛT > ROMAN France

D'Angkor à l'Angkar

Patrick Deville clôt son cycle de récits de voyage, initié en 2004 avec *Pura Vida*, et nous transporte en Asie du Sud-Est avec une histoire contemporaine du Cambodge sur fond de procès des Khmers rouges.



Pour le narrateur du nouveau livre de Patrick Deville, il y a clairement un avant et un après Henri Mouhot, « à tel point que l'Histoire pourrait ici remplacer 1860 par l'année-Mouhot, l'année zéro, à partir de laquelle tout événement serait daté en av. HM ou apr. HM ». Quel est donc cet homme qui s'est substitué au comput chrétien ? Un aventurier et chasseur de papillons, « un de ces savants héritiers des Lumières, à la fois entomologiste, botaniste, hydrographe, archéologue », qui un jour de l'an 1860 découvrit au cœur de la jungle khmère les temples d'Angkor. Une civilisation à son apogée au XII^e siècle, devenue âge d'or psychologique et identitaire des Cambodgiens et à laquelle le pays – des rois sous tutelle de l'Indochine française au prince rouge Sihanouk en passant par l'Angkar, l'« Organisation » révolutionnaire de Pol Pot – n'a cessé de se référer. *Kampuchéa* clôt un cycle de littérature de voyage, initié en 2004 avec *Pura Vida*, où s'entrelacent vies d'explorateurs de l'ère coloniale et observations du narrateur globe-trotter contempo-



Patrick Deville

BERTIN/SEUIL

rain. Genre tout à fait singulier où l'on croise le baroudeur yankee du XIX^e siècle William Walker, qui se fit élire président du Nicaragua (*Pura Vida*, Seuil 2004), ou encore l'aristocrate explorateur Savorgnan de Brazza, le fondateur de Brazzaville (*Equatoria*, même éditeur 2009)... Avec *Kampuchéa*, Deville nous transporte en Extrême-Orient : à Phnom Penh, à Bangkok, à Hô Chi Minh Ville, l'ex-Saigon... On y croise aussi bien des personnages historiques que des écrivains ou héros fictifs : Garnier et Doudart de Lagrée, les promoteurs du rêve français d'Indochine, mais aussi Mayrena, le roi des Sedangs, évoqué dans les *Antimémoires* de Malraux. Hommage à Conrad, Graham Greene, Loti ou Farrère, *Kampuchéa* est avant tout une « entreprise braudélienne » par laquelle est mis en perspective le

procès des hommes de Pol Pot. Deville a voulu replacer la tragédie cambodgienne dans toute l'épaisseur de l'histoire d'un pays qui fut à la fin du XIX^e siècle quasi dépecé par ses puissants voisins thaï et vietnamien avant d'être colonisé par la France. Entre la découverte par Mouhot des vestiges d'Angkor et les tribunaux internationaux constitués pour juger les génocidaires du peuple khmer, c'est un siècle et demi de tragédie cambodgienne qui a culminé dans l'horreur absolue. 17 avril 1975 : arrivée au pouvoir des Khmers rouges, villes complètement vidées, camps de torture, table rase du passé, un ou deux millions de disparus en moins de quatre ans. Le narrateur enquête sur fond de procès Douch, le tortionnaire du camp S-21. Aucune réponse bien sûr, mais un constat glaçant : la terreur loin d'être le contraire de la vertu en est souvent le bras armé. Pis, la culture est dévoyée en complice. Exilés à Paris, Pol Pot, le frère numéro un, et ses amis les autres « frères numérotés », avant d'adhérer au marxisme, ont biberonné à Rousseau et aux philosophes des Lumières. A son procès, Douch, devant une assemblée perplexe, récite *Le loup* d'Alfred de Vigny.

SEAN J. ROSE

Patrick Deville

Kampuchéa

SEUIL,
« FICTION & CIE »

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 264 P.
ISBN : 978-2-02-099207-7
SORTIE : 18 AOÛT



9 782020 992077

17 AOÛT > ROMAN Turquie

Un T qui veut dire Turquetto

Comment le chef-d'œuvre d'un peintre juif du XVI^e siècle aurait échappé au bûcher.



Metin Arditi, lui-même homme partagé entre plusieurs cultures – né en Turquie, il est chef d'orchestre en Suisse, où il vit, et écrit en français –, a composé une espèce de conte philosophique et humaniste, une célébration optimiste de la création artistique, plus forte que tout

et qui finit par triompher des pires obstacles : la pauvreté, le fanatisme, la mort même.

Le point de départ est en forme d'énigme : et si *Homme avec gant*, tableau du Louvre prêté à Genève en 2001 pour une exposition consacrée à Venise et signé TICIANUS, n'était pas vraiment une œuvre du maître vénitien, mais d'un artiste bien plus obscur et à la destinée beaucoup plus chaotique ? A preuve, le portrait aurait été signé à l'origine d'un T qui voulait dire Turquetto, et une main illustre aurait ensuite rajouté -ICIANUS. Non pas pour s'approprier un tableau de plus, Titien n'en avait ni le besoin ni la bassesse. Au contraire : afin

de sauver des bûchers de l'Inquisition ce qu'il considérait comme le chef-d'œuvre d'un artiste plus jeune que lui, qu'il avait connu à Venise quand il y avait vécu, dans les années 1570, sous le pseudonyme (orthographié à la mode espagnole) de Turquetto, le « petit Turc ».

En fait, le vrai nom de l'artiste était Elie Soriano et il était juif. Il avait fui sa ville natale, Constantinople, parce que son art du portrait heurtait aussi bien les credo obscurantistes de ses coreligionnaires que des musulmans intégristes, pour qui Dieu a interdit toute représentation figurative. Seuls les Fatimides chiites, en Egypte, avaient osé braver l'interdit. Elie, lui, son père mort, décide de gagner Venise, mère des arts, où il pense pouvoir exercer librement le sien. Il prend un nom grec – donc chrétien : Ilyas Troyanos. Puis devient « il Turchetto », ou plutôt Turquetto.

Et tout semble lui réussir : commandes, fortune, gloire, amour, estime de ses pairs – dont le grand Titien... Jusqu'au jour où, à la suite d'un complot de jaloux, ses origines juives sont révélées. Le voici accusé d'hérésie, de mensonge, emprisonné, me-

nacé de pendaison et son œuvre de l'autodafé. Heureusement, un nonce papal éclairé le sauve, et il parviendra à regagner son pays. Mais à Constantinople même, alors alliée de la Sérénissime, les sbires vénitiens le traquent. Il doit encore se cacher et gagner sa vie comme portefaix. Son besoin viscéral de peindre sera plus puissant que tout. Il exécute alors ce fameux *Homme au gant*, qui serait le portrait, de mémoire, de son défunt père tant aimé. La preuve ? ce parfum d'encens unique dans l'encre du T de la signature, recette héritée de Djelal, le fabricant musulman chez qui il étudia enfant, mort lui aussi depuis si longtemps... *Se non e vero, e bene trovato*. L'histoire est belle en tout cas. Même si le roman aurait gagné à être plus nerveux, surtout au début, et moins alourdi par des passages dialogués censés faire plus « couleur locale ». Le Turquetto, apparemment, avait une palette plus sobre. J.-C. P.

Metin Arditi

Le Turquetto

ACTES SUD

TIRAGE : 18 500 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 287 P.
ISBN : 978-2-7427-9919-0
SORTIE : 17 AOÛT



9 782742 799190

25 AOÛT > ROMAN Italie

La chute

Découvert grâce à un premier roman marquant, *Avec les pires intentions*, **Alessandro Piperno** publie *Persécution*, qui ouvre de manière éclatante un ambitieux diptyque littéraire.



Alessandro Piperno a d'emblée bénéficié d'un statut de star des lettres digne de celui d'un Jonathan Franzen, dès la parution d'*Avec les pires intentions* (Liana Levi 2005, repris en Folio), son coup d'essai, best-seller en Italie traduit ensuite un peu partout dans le monde. Comme *Les corrections*, il s'agissait là d'une impressionnante histoire de famille. C'est à nouveau aussi un peu le cas de l'éblouissant *Persécution*, qui constitue la première partie d'un diptyque romanesque qui s'annonce grandiose.

On suivra ici les déboires de Leo Pontecorvo, l'un des « maîtres les plus novateurs de la cancérologie pédiatrique du pays », un médecin qui soigne sans relâche les enfants malades. Le héros de Piperno a 48 ans lorsque s'ouvre le livre, en juillet 1986. Juif, de gauche – ce défenseur acharné de Bettino Craxi voue également un culte à François Mitterrand, à qui il a eu l'occasion de parler une fois. Il roule en Jaguar « bleu France », collectionne les disques de Ray Charles et tient une rubrique sur la santé dans



Alessandro Piperno

PIERO POMPUCCI/IANA LEVI

le *Corriere della Sera* intitulée « Mieux vaut prévenir que guérir ».

Le professeur a donc tout pour lui. Il est bien né, possède un bon physique, une belle villa, une épouse aimante. La discrète Rachel Spizzichino, issue d'un milieu plus modeste que le sien, a été son étudiante et lui a donné deux fils, Filippo et Samuel. Les années passant, Leo n'a jamais cessé de lui être fidèle. Les Pontecorvo sont certes des bourgeois à la vie aisée, mais pas des oisifs.

Voici que leur quotidien bascule. Que le Sauveur va devenir un Pécheur, connaître le scandale et le déshonneur. Leo est en effet accusé au journal

télévisé d'avoir entretenu « une correspondance dépravée » avec la petite amie de son fils cadet. La rouquine Camilla, à peine 13 ans, qui s'adresse en français à ses parents et que les Pontecorvo avaient emmenée avec eux en vacances en Suisse. Est-elle un monstre de perversion, une « psychopathe », ou bien a-t-elle réellement été abusée?...

Styliste et architecte accompli, Alessandro Piperno joue sur tous les tableaux avec une identique maestria. *Persécution* peut à la fois se lire comme le portrait d'un pays et d'un milieu social; celui d'un couple, avec ses accords et ses désaccords. L'auteur de *Proust antijuif* (Liana Levi, 2007) y dépeint la construction d'un homme et sa chute, la perte de son identité, thème déjà au cœur d'*Avec les pires intentions*.

On attend avec impatience de lire la suite de son projet à la fois balzacien et proustien. La seconde partie mettra en scène la famille Pontecorvo dans les décennies suivantes et aura pour protagonistes les enfants de Leo. D'ici là, *Persécution* constitue l'un des moments forts de la rentrée littéraire étrangère. **AL. F.**

Alessandro Piperno
Persécution

LIANA LEVI

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR FANCHITA GONZALEZ BATLLE
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 432 P.
ISBN : 978-2-86746-574-1
SORTIE : 25 AOÛT



9 782867 465741

31 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

L'homme de Rien

Publié en 1965 aux Etats-Unis, *Stoner* est de ces chefs-d'œuvre méconnus, dont des générations de lecteurs entretiennent le culte souterrain. Anna Gavalda en offre la première traduction française.



On peut le lire comme l'histoire d'un raté – et à cette aune-là, nous sommes tous, ou presque, des ratés. Dès les premières lignes, l'auteur nous explique en effet que son héros, William Stoner, n'aura laissé pratiquement aucune trace ni dans les cœurs, ni dans les esprits de ceux qu'il aura côtoyés de son vivant. Et pourtant, il entreprend quand même de nous raconter cette vie.

Fils unique d'un couple de paysans du Middle West, William Stoner entre à l'université du Missouri dans les années 1910, au département d'agronomie : ses parents l'ont envoyé là dans l'espoir qu'il apprendra les nouvelles techniques agricoles. Mais entre deux cours sur la chimie des sols, les élèves ont droit à un peu de culture générale. Un vieux professeur pas encore complètement désabusé tente d'ouvrir ces jeunes bouseux aux beautés de la littérature. Stoner mord à l'hameçon. Abandonne



John Williams

DR/LE DILETTANTE

l'agronomie et toute idée de retour à la ferme. Passe son doctorat et devient prof dans l'université où il était étudiant. Là s'arrête la belle histoire. Pour le reste, Stoner rate tout. Son mariage. Sa vie sexuelle. Une liaison avec une jeune élève. Et même son métier. Il met vingt ans à comprendre pourquoi il a choisi d'être professeur – pour être un « passeur » – et encore vingt ans pour comprendre qu'il n'a pas été un très bon passeur. L'âge de la retraite est arrivé : il n'en profitera pas. Un cancer le cueille en quelques mois.

Lui-même professeur à l'université du Missouri, et lui-même petit-fils de paysans, **John Williams** a publié son roman en 1965. Sans rencontrer le moindre écho. Du moins, en surface. Mais, depuis

quarante-cinq ans, des lecteurs fervents se transmettent le mot de passe comme un sésame : « Stoner » ! C'est en lisant dans *The Guardian* une interview de Colum McCann, où celui-ci expliquait tenir *Stoner* pour un chef-d'œuvre absolu, qu'Anna Gavalda a voulu connaître l'ouvrage. Il n'avait jamais été traduit en français. Elle a demandé à son éditeur de toujours, Le Dilettante, d'en acquérir les droits. Et... elle s'est lancée elle-même dans sa traduction. Le résultat est excellent. La plume de Gavalda s'est parfaitement pliée à cette atmosphère de stoïcisme mutique qui baigne le livre. Car Stoner, toute sa vie, sera resté à peu près aussi taiseux et soumis aux vicissitudes du destin que ses paysans de parents – on n'échappe pas à ses racines. A ceci près qu'aura germé en lui une graine peu répandue dans les prairies poussiéreuses du Middle West : la littérature. Dont on pourrait penser qu'elle ne sert à rien. Sauf à penser que le mais non plus ne sert à rien. **DANIEL GARCIA**

John Williams
Stoner

LE DILETTANTE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR ANNA GAVALDA
TIRAGE : 5 555 EX.
PRIX : 25 EUROS ; 384 P.
ISBN : 978-2-84263-644-9
SORTIE : 31 AOÛT



9 782842 636449

25 AOÛT > PSYCHANALYSE France

Lacan, dira-t-on

Plusieurs ouvrages paraissent pour le trentième anniversaire de la mort du psychanalyste.



Une image. En 1972, à l'université de Louvain, en Belgique, Lacan, chemise flottante et cigare tordu en bouche (un culebra) affronte un étudiant passablement agité qui vient de renverser du lait sur le bureau. Loin d'être perturbé – lui qui avait tant de talent pour perturber les autres –, le psychanalyste retourne la situation à son avantage et reconduit le jeune situationniste à sa révolution.

Tout l'art de celui dont on célèbre cet automne le trentième anniversaire de la mort est résumé dans cette scène un rien hallucinante. Cet art de la digression, de la fugue mais pas de la fuite, on le retrouve dans le livre XIX du séminaire intitulé ... ou pire ou dans ces conférences données entre 1971 et 1972 à l'hôpital Sainte-Anne sous le titre *Je parle aux murs*. Jacques Lacan (1901-1981) y développe ses

fameux paradoxes autour de l'ignorance, du savoir et de la vérité. Devant des internes en psychiatrie, il retrouve sa jeunesse, sa fougue, son insolence. « *Je sais maintenant à qui je suis venu parler, à ce à quoi j'ai toujours parlé à Sainte-Anne – aux murs. Ça fait une paye. De temps en temps, je suis revenu avec un petit titre de conférence sur ce que j'enseigne, et puis quelques autres, je ne vais pas faire la liste. J'y ai toujours parlé aux murs.* » Pour comprendre cet esprit qui a fait de l'incompréhension une méthode d'investigation, l'essai d'Elisabeth Roudinesco est utile. L'historienne de la psychanalyse explique avec ardeur « son » Lacan. *Lacan envers et contre tout* se veut sincère, explicatif, avec ce qu'il faut d'admiration pour enrober une personnalité aussi complexe et de critique à l'endroit des cures interminables, silencieuses et frustrantes.



Elisabeth Roudinesco

Elisabeth ne cache rien de la personnalité paradoxale du psychanalyste. Sa peur des archives, son côté accumulateur précoce, collectionneur compulsif, bibliophile, fétichiste, amateur de femmes, libertin, conservateur et dissimulateur qui achète *L'origine du monde* de Courbet pour observer à loisir tout ce qui manque à ce tableau suggestif. Avec l'énergie qu'on lui connaît, celle qu'elle a mise à défendre Freud contre les attaques de Michel Onfray, Elisabeth Roudinesco cherche à dessiner la géo-

graphie intime de Lacan, au travers des listes d'objets dont il ne reste plus rien, à travers ses mots, ses calembours, ses inventions, ses comportements et surtout son enseignement qui a tant fasciné.

Lacan apparaît comme une sorte d'ultra Gide. Ce n'est plus « famille je vous hais » mais « famille je vous ai ». Et puis, il y avait sa voix, « *un mélange de Sacha Guitry pour le côté vieille France, et de Salvador Dali pour le sens de la modernité* ». Lacan, c'est un peu Deleuze chanté par Charles Trenet. On retient l'air, mais on ne comprend pas toujours les paroles. C'est pour nous éclairer sur ces mots – ces maux –, sur ce style, cette attitude, cette pensée qu'Elisabeth Roudinesco a souhaité nous dire ce qu'elle avait compris de cet homme qui disait de l'amour : « *C'est donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas.* »

LAURENT LEMIRE

Elisabeth Roudinesco

Lacan, envers et contre tout

SEUIL

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 182 P.

ISBN : 978-2-02-105523-8

SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE



9 782021 055238

Jacques Lacan

Je parle aux murs

SEUIL

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 12 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-02-097166-9

SORTIE : 25 AOÛT



9 782020 971669

Le séminaire, livre XIX ... ou pire

SEUIL, « ÉDITION DE JACQUES-ALAIN MILLER »

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 252 P.

ISBN : 978-2-02-097165-2

SORTIE : 25 AOÛT



9 782020 971652

24 AOÛT > HISTOIRE Russie

Le siècle des espions

Vladimir Fédorovski évoque quelques grandes figures du renseignement.



Pour Vladimir Fédorovski, les espions qu'il appelle pudiquement les « illégaux » ont été essentiels au XX^e siècle. « *Jamais, ni avant ni après, les "illégaux" n'ont joué un rôle si décisif dans l'histoire, influençant le cours d'événements déterminants tels que la révolution russe, la Seconde Guerre mondiale ou encore la chute du Mur de Berlin.* »

A la fin des années 1970, sur les hauteurs d'Antibes, l'ancien diplomate russe s'amusait à dresser avec Graham Greene une liste des « agents secrets qui ont changé le siècle ». Cette liste et ces histoires, les voici. Une bonne quinzaine de personnages et d'affaires plus ou moins célèbres que Fédorovski passe en revue selon la méthode éprouvée du « roman de » qui lui a déjà valu

quelques beaux succès de librairie. De 1917 à la chute de l'URSS, le lecteur est invité à visiter les nids d'espions (Le Caire, Prague, Samarkand, Beyrouth) et à suivre quelques itinéraires sinistres comme ceux des journalistes Mikhaïl Koltsov durant la guerre d'Espagne, que l'on retrouve sous le nom de Karkov dans *Pour qui sonne le glas* d'Hemingway, ou du non moins fameux Richard Sorge, alias « Ramsay », qui officia au Japon et informa Staline de l'opération Barbarossa et de l'attaque de Pearl Harbor. Fédorovski, qui a eu accès à des documents sensibles lorsqu'il travaillait au Kremlin pour Gorbatchev, évoque aussi les « cinq de Cambridge » (Anthony Blunt, Guy Burgess, John Cairncross, Donald MacLean, Kim Philby) ou le terrible Beria, l'éminence grise de Staline, dont l'ombre plane le plus souvent sur ces affaires louches qui finissent mal.

Dans cette histoire vraiment parallèle, Fédor-

ovski revient sur les manipulations du KGB et les grands dossiers de transfuges comme le cas de l'agent triple polonais Michael Goleniewski, ou l'affaire Farewell – un agent soviétique travaillant pour la DST – révélée par François Mitterrand à Ronald Reagan.

Bien sûr, Fédorovski mise plus sur l'atmosphère que sur l'analyse. C'est le conteur qui compte. Dans ces courts chapitres où l'on croise Aragon, Elsa Triolet et quelques autres intellectuels de haut vol, il se fait plaisir autant qu'il entraîne le lecteur. En tout cas, voilà un livre qui devrait séduire autant qu'instruire sur ces pratiques qui n'ont pas disparu avec l'arrivée de WikiLeaks.

L. L.

Vladimir Fédorovski

Le roman de l'espionnage

LE ROCHER

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 280 P.

ISBN : 978-2-268-07169-5

SORTIE : 24 AOÛT



9 782268 071695